

VIVRE DE L'ESPÉRANCE DANS UN MONDE DÉSABUSÉ

(Conférence pour le Jubilé de l'Espérance 2025)

Abbé Newman Suijès

Joseph Ratzinger (futur Pape Benoît XVI), dans son ouvrage intitulé *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*, a rapporté une histoire que Soren Kierkegaard, philosophe danois avait racontée. C'était donc au Danemark : un cirque commence à prendre feu à côté d'un village avec des maisons en bois et des toits de chaume. Le directeur du cirque demande au clown déjà habillé pour son spectacle de courir au village voisin pour annoncer que le feu a pris dans le cirque, et demander aux habitants de les aider à éteindre l'incendie, afin d'éviter que le village entier ne soit consumé par les flammes. Alors le clown court vers le village, arrive sur la place publique et commence à crier : « arrêter le feu ! » Tout le monde sort, applaudit, trouve le spectacle extraordinaire ! une décentralisation du spectacle au centre de la place publique. Personne ne le prend au sérieux. Et voilà que les flammes arrivent et ravagent le village.

Ratzinger voyait dans ce récit une parabole de la prédication chrétienne dans le monde moderne : un message brûlant confié à une Église que l'on regarde comme un clown. Résultat : un incendie généralisé.

Pendant longtemps, l'Occident a vécu sur la grande promesse des Lumières : la raison, la science, la technique allaient conduire vers un avenir forcément meilleur. Le XX^e siècle a brutalement fissuré cette illusion : deux guerres mondiales, Auschwitz, Hiroshima, les totalitarismes, des génocides, et maintenant la menace diffuse d'un embrasement couplé à un écocide.

Nous avons changé de décor :

- Autrefois, on pensait que « demain sera meilleur qu'aujourd'hui » ;
- Aujourd'hui, beaucoup craignent que soit pire.

Nous sommes passés d'un progrès naïf à une méfiance généralisée. Nietzsche annonçait la mort de Dieu. Max Weber parlait d'un monde désenchanté. Et nous récoltons aujourd'hui une forme de désenchantement intégral : plus de ciel, mais pas davantage de terre ferme : tout vacille. (On parle de société liquide).

Les conflits se rapprochent, les cartes se recomposent, les puissances se redéfinissent. On parle de « guerre de haute intensité », de « menaces hybrides », « d'économie de guerre ». Les images de bombardements, de colonnes de réfugiés, de villes détruites s'inscrivent dans nos écrans et dans nos esprits.

En parallèle, la création gémit. Les jeunes parlent d'éco-anxiété. On se demande quel monde nous laisserons, parfois avec colère, d'autres fois avec une tristesse résignée.

Ici, deux tentations opposées :

1. Le catastrophisme : c'est foutu, autant se servir tant qu'il y a encore quelque chose à prendre.
2. Le déni : on exagère, la technologie trouvera bien une solution, laissez-moi tranquille.

(Ni l'un ni l'autre n'est évangélique.
Ni l'un ni l'autre n'est à la hauteur de ce Jubilé de l'Espérance.)

Enfin, il y a une crise plus silencieuse encore : nos familles, nos cœurs. Hyperconnexion, solitude, addictions, dépressions, burn-out, lassitude, fatigue du « toujours plus » et du « toujours plus vite ». Beaucoup vivent ce que le philosophe coréen Byung-Chul Han appelle une « **société de la fatigue** ».

Au fond, le mot « désabusé » dit tout cela :

- j'ai connu l'enthousiasme,
- j'ai connu la naïveté,
- j'ai vu trop de choses,
- je n'y crois plus.

Incendie géopolitique, avec des conflits qui se rallument là où l'on croyait la paix acquise ; incendie écologique, avec une création épuisée; incendie anthropologique, avec des existences fragmentées, des liens abîmés, des institutions délégitimées; incendie ecclésial, avec des scandales qui ont blessé la confiance et entamé la crédibilité de la parole.

C'est dans ce contexte aux apparences de chaos que le Pape François nous a lancé l'invitation à vivre ce jubilé ordinaire sous le signe de l'Espérance. « Puisse le Jubilé être pour chacun l'occasion de ranimer l'espérance » (*Spes non confundit*, n°1).

1. Le jubilé

Le jubilé est une célébration qui intervient après une période donnée marquant un moment joyeux, comme le désigne si bien son étymologie latine *jubiloeus*, du verbe latin *Jubilare* (se réjouir).

Son origine profonde se trouve dans le judaïsme (Lévitique, chap 25) : tous les cinquante ans, après sept fois sept années sabbatiques, on proclamait une année jubilaire marquée par le repos de la terre, la remise des dettes, la libération des esclaves et le retour de chacun à son patrimoine. C'était une année sainte, signe de liberté et de restauration voulues par Dieu.

L'Église s'inspira de ce modèle lorsque le Pape Boniface VIII institua en 1300 la première Année sainte (par la bulle *Antiquorum habet fida relatio*.) Le jubilé devient alors un temps privilégié de pénitence, de pardon et de pèlerinage à Rome, avec la grâce des indulgences.

D'abord célébré tous les 50 ans, il sera fixé à un rythme de 25 ans à partir de Martin V, tout en connaissant, au fil de l'histoire, quelques jubilé extraordinaires comme celui de la Miséricorde en 2015-2016.

2. Le jubilé de l'Espérance

Qu'est-ce que l'espérance chrétienne (et ce qu'elle n'est pas) ?

En français, nous utilisons facilement les mots *espoir*, *optimisme* et *espérance* comme s'ils étaient interchangeables. Or, pour la foi chrétienne, ils désignent trois registres différents.

- L'espoir (*espoir humain*) est une attente naturelle : j'espère réussir un examen, retrouver un ami, obtenir un travail, guérir d'une maladie. Cet espoir repose sur des probabilités, sur des

signes favorables, sur des calculs raisonnables. Il est légitime, mais fragile : il dépend étroitement des circonstances.

- L'optimisme est une disposition psychologique, un tempérament. Certains voient spontanément le « verre à moitié plein ». Ils ont confiance dans la vie, dans leurs capacités, dans la technique, dans le progrès. À l'inverse, d'autres ont une tendance spontanée au pessimisme, ils voient spontanément le « verre à moitié vide ». Mais ni l'un ni l'autre ne dit encore quelque chose de la foi.
- L'espérance chrétienne, elle, est d'un autre ordre. Elle ne se confond ni avec les espoirs humains – même nécessaires – ni avec un optimisme de caractère. Il existe des optimistes qui n'ont aucune espérance, parce que tout leur univers se referme sur la réussite immédiate. Et il existe des tempéraments plutôt sombres, qui portent pourtant une espérance indestructible, parce qu'ils s'appuient sur la fidélité de Dieu.

On pourrait dire ainsi :

-L'espoir porte sur *quelque chose* : un succès, un dénouement heureux ;

-L'espérance porte sur *Quelqu'un* : Dieu lui-même.

L'optimisme dit :

« Demain, ça ira mieux. »

L'espérance ose dire :

« Demain, Dieu sera là – et il est déjà là aujourd'hui. »

C'est exactement ce que saint Paul affirme :

*« L'espérance ne déçoit pas,
car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs
par l'Esprit Saint qui nous a été donné. » (Rm 5,5)*

L'espérance ne déçoit pas, non parce que les événements finiraient toujours par tourner en notre faveur, mais parce que, au cœur même de ce qui nous contrarie ou nous brise, Dieu ne se retire pas. Il peut tout traverser avec nous, et rien – ni la mort, ni l'échec, ni le péché – ne peut annuler sa promesse.

L'espérance n'est donc pas un effort de pensée positive. Elle est la conséquence d'une rencontre : la rencontre du Dieu vivant, tel qu'il s'est révélé en Jésus Christ.

L'Église appelle l'espérance une vertu théologale aux côtés de la foi et de la charité. Cela signifie deux choses :

1. Elle vient de Dieu : ce n'est pas simplement la somme de nos forces psychologiques. L'espérance est infusée dans le cœur du croyant par l'Esprit Saint, au baptême.
2. Elle tend vers Dieu : son objet ultime n'est pas un succès terrestre, mais Dieu lui-même – sa vie, son Royaume, sa communion.

Le Catéchisme de l'Église catholique le formule ainsi :

« L'espérance est la vertu théologale par laquelle nous désirons comme notre bonheur le Royaume des cieux et la vie éternelle, en plaçant notre confiance dans les promesses du Christ et en nous appuyant, non sur nos forces, mais sur le secours de la grâce du Saint-Esprit. » (CEC 1817)

On peut dire qu'en chaque acte d'espérance authentique, **trois temps se rejoignent** :

1. La mémoire : je me souviens de ce que Dieu a déjà fait – dans l'histoire du salut, dans la vie de l'Église, dans ma propre existence. La mémoire biblique est décisive : Dieu a libéré son peuple de l'esclavage, il a relevé les prophètes découragés, il a ressuscité son Fils.
2. La promesse : je crois ce que Dieu a promis et qui n'est pas encore visible. « *Je vais préparer une place pour vous* » (Jn 14,2) ; « *Je fais toutes choses nouvelles* » (Ap 21,5). La promesse ne nie pas le présent, mais elle annonce un horizon qui le dépasse.
3. La fidélité au présent : c'est la manière de vivre aujourd'hui à partir de cette mémoire et de cette promesse. L'espérance n'est pas une fuite en avant ; c'est une force pour tenir et agir ici et maintenant, dans la fidélité, malgré l'opacité du moment. Benoît XVI écrivait : « Le présent, même un présent pénible, peut être vécu et accepté s'il conduit vers un terme et si nous pouvons être sûrs de ce terme, si ce terme est si grand qu'il peut justifier les efforts du chemin » (*Spe salvi*, n°2).

On pourrait presque dire :

- Sans mémoire, l'espérance devient amnésique et se réduit à un vœu pieux ;
- Sans promesse, elle se referme sur le calcul à court terme ;
- Sans fidélité au présent, elle devient rêve sans corps.

L'espérance théologale unit les trois et transforme la manière même d'habiter le temps : le passé n'est plus seulement une somme de blessures, mais le lieu d'une fidélité ; le futur n'est plus seulement inquiétude ou projection, mais promesse ; le présent n'est plus seulement un instant à consommer, mais le lieu d'un engagement.

Aussi, le lieu le plus pur de l'espérance chrétienne n'est pas un paysage de douceur, mais la Croix.

Humainement, le Vendredi saint est l'expression parfaite de l'échec :

- L'innocent condamné,
- Les disciples dispersés,
- L'injustice triomphe,
- Dieu semble se taire.

Si l'on s'en tient aux critères de l'espoir humain ou de l'optimisme, tout est perdu. Et pourtant, c'est là que Dieu accomplit l'inouï : il traverse la mort, il assume le péché du monde, il ouvre, au cœur de la nuit, le passage vers la Résurrection. **Victor quia victima** (victorieux parce que victime).

L'espérance chrétienne ne contourne pas le Vendredi Saint ; elle y demeure, jusqu'à l'aube du troisième jour.

Elle refuse deux tentations :

- La censure du scandale : faire comme si la souffrance et le mal n'étaient pas si graves, comme si tout cela n'était pas si terrible parce que Dieu est là. Non au docétisme. La Croix montre jusqu'où va le sérieux du mal.
- La fixation sur la nuit : s'arrêter au cri, à l'échec, à la tombe, et faire du Vendredi saint le dernier mot. Non plus. La Résurrection n'efface pas le vendredi, mais elle le transfigure. Et le Pape François pouvait dire : « Il n'y a pas de Vendredi saint sans dimanche de Pâques ».

L'espérance, en ce sens, est la grâce de tenir dans la nuit sans la nier, parce que l'on est déjà secrètement orienté vers un matin qui vient de Dieu. « C'est seulement lorsque l'avenir est assuré en tant que réalité positive que le présent devient aussi vivable » (*Spe salvi*, n°2).

3. Figures bibliques d'une espérance à contre-courant

Pour que tout cela ne reste pas abstrait, l'Écriture nous donne des visages. Ils sont précieux aujourd'hui, parce qu'ils montrent que l'espérance chrétienne n'est pas la religion des temps faciles, mais la vertu des heures sombres.

Abraham :

Saint Paul résume la vie d'Abraham en une formule saisissante :

« *Espérant contre toute espérance, il crut* » (Rm 4,18).

Abraham est vieux, Sara aussi. Du point de vue de l'espoir humain, la promesse d'une descendance est déraisonnable : tout, dans son corps et dans l'histoire, dit que c'est fini. Et pourtant, Abraham se met en route. Il quitte son pays, sa parenté, il se laisse déplacer par une Parole.

« Espérer contre toute espérance », ici, signifie :

- Ne pas nier les limites (il ne se raconte pas d'histoires sur son âge) ;
- Mais refuser de réduire l'avenir à la simple prolongation du probable.

L'espérance chrétienne commence souvent comme cela : une route ouverte par une Parole qui semble, au départ, déraisonnable. Ce n'est pas l'optimisme – qui voudrait se persuader que tout ira bien –, c'est la décision de faire confiance à Dieu plus qu'aux évidences.

Israël en exil : apprendre l'espérance dans la défaite

Autre figure : le peuple d'Israël en exil à Babylone. Jérusalem est détruite, le Temple est en ruines, les élites ont été déportées. C'est une catastrophe nationale, religieuse, symbolique. Israël aurait pu conclure : « tout est terminé, Dieu nous a abandonnés ».

C'est précisément là que surgissent des paroles étonnantes. Le prophète Jérémie transmet, au nom de Dieu, cette promesse :

« *Je connais les projets que j'ai formés pour vous – projets de paix et non de malheur, pour vous donner un avenir et une espérance* » (Jr 29,11).

Cette phrase n'est pas prononcée au temps de Salomon, dans la prospérité, mais au cœur de la défaite. Elle dit que Dieu n'identifie pas l'avenir de son peuple à la configuration politique du moment. Il reste capable d'ouvrir un chemin.

Pour nous aujourd'hui, ce texte vaut comme un contre-discours : là où nous ne voyons que « crise », Dieu ose encore dire « avenir ». Là où notre réalisme conclut « fin de partie », Dieu prononce « recommencement ».

L'espérance chrétienne ne nie pas l'exil, mais elle refuse de s'y installer comme si c'était la vérité ultime de l'histoire.

Les disciples d'Emmaüs :

Les disciples d'Emmaüs sont, d'une certaine manière, les saints patrons de nos désillusions. Leur phrase est d'une justesse bouleversante :

« Nous espérions, nous, que c'était lui qui allait délivrer Israël » (Lc 24,21).

Le verbe est au passé. L'espérance est derrière eux. Ils ont misé sur Jésus, ils ont cru à sa parole, ils ont tout joué sur lui – et ils ont assisté à sa crucifixion. Ils se sentent trompés. Leur espoir est mort sur la Croix.

Sur la route, Jésus ressuscité les rejoint, mais ils ne le reconnaissent pas. Il ne commence pas par leur faire la morale, ni par leur asséner une solution. Il les écoute raconter, puis il relit avec eux les Écritures : il leur montre comment, depuis Moïse jusqu'aux prophètes, Dieu tissait déjà la logique de la Pâque à travers l'histoire. Ensuite seulement, au geste du pain rompu, leurs yeux s'ouvrent, et ils comprennent.

Le passage de la déception à l'espérance se joue donc en deux mouvements :

1. Une relecture de l'histoire à la lumière de la Parole : comprendre que Dieu était à l'œuvre là où ils ne voyaient qu'échec.
2. Une expérience eucharistique : reconnaître la présence du Ressuscité dans un geste humble et familier.

On pourrait dire : l'espérance renaît quand notre « nous espérions » blessé se laisse reprendre par un « notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait en chemin ? » (Lc 24,32).

Pour un monde désabusé, la scène d'Emmaüs est un miroir : nous y voyons des croyants qui ont perdu pied, et un Christ qui ne les lâche pas à leur désillusion, mais qui patiemment les reconduit à une espérance plus profonde.

La Bienheureuse Vierge Marie :

Au pied de la Croix, Marie est la figure de l'espérance à l'état pur : elle ne « voit » pas encore Pâques, elle n'a aucune garantie humaine, mais elle demeure là, debout (Jn 19,25). Elle tient, non pas parce qu'elle sait comment l'histoire va se dénouer, mais parce qu'elle garde la Parole : *« Il renverse les puissants de leurs trônes, il élève les humbles... »* (Lc 1,52).

4. Les chemins concrets pour vivre en pèlerins d'espérance

Vivre de l'espérance dans un monde désabusé, ce n'est pas ajouter un peu de soleil à un ciel sombre. C'est apprendre à respirer autrement dans le même air que tout le monde.

Pour que tout cela ne reste pas abstrait, entrons dans quelques lieux très concrets où l'espérance peut se réapprendre, se ranimer, se partager.

1. La Parole de Dieu : creuset d'espérance

Lire la Parole, la ruminer, la prier, c'est laisser l'histoire de Dieu avec les hommes éclairer notre histoire. C'est entendre, jour après jour, cette petite phrase obstinée qui traverse la Bible : « Ne crains pas. »

2. La liturgie : école d'espérance

(La liturgie est la première école de vie spirituelle. Se former à et par la liturgie : Pape François, *Desiderio desideravi*).

Chaque Eucharistie est, en profondeur, une petite école d'espérance. Nous arrivons avec ce que le monde a fait de nous pendant la semaine : fatigue, colère parfois, inquiétude, désabusement. Nous déposons un peu de pain, un peu de vin, symbole fragile de nos travaux, de nos liens, de nos combats.

Et une Parole vient dire sur cette pauvreté :

« Ceci est mon corps... Ceci est mon sang. »

Puis l'assemblée ose proclamer :

« *Nous attendons ta venue dans la gloire.* »

Dans un monde qui ne croit plus guère en un salut à venir, ce « nous attendons » est déjà un acte de résistance. Tant que l'Église célèbre, elle refuse que le monde soit enfermé dans ses seules possibilités. Elle continue de dire, obstinément : Viens, Seigneur Jésus : *marana tha* ou *maran atha* (Notre Seigneur est venu).

Les autres sacrements prolongent cette logique :

- Le pardon qui rouvre un avenir là où je me croyais enfermé ;
- L'onction qui affirme que Dieu ne recule pas devant nos corps souffrants ;
- Les sacrements de l'engagement (Mariage, Ordination) qui, dans un univers du provisoire, osent prononcer un « pour toujours ».

3. La charité concrète : là où l'espérance se fait gestes

Le pape François aimait répéter que « la réalité est supérieure à l'idée » (*Evangelii gaudium*, n°231). Il en va de même pour l'espérance : elle devient crédible quand elle devient palpable.

- Une paroisse qui ouvre une porte à des gens en extrême précarité,
- Une communauté qui accompagne des victimes,
- Une famille qui accueille un enfant fragile,
- Un chrétien, une chrétienne qui pardonne au lieu de se venger.

Voilà des signes d'espérance. Ce sont là des lieux où l'on peut dire : « Ici, quelque chose de la Résurrection s'est donné à voir. » La charité n'est pas un supplément d'âme (Cf. Pape Léon XIV, *Dixi te*). Elle est le lieu où l'espérance prend corps, où elle devient crédible aux yeux de ceux qui ne lisent jamais l'Évangile, mais qui lisent nos vies.

4. La communauté ecclésiale : espérer ensemble

Nous ne sommes pas appelés à espérer seuls. L'Église est, pourrait-on dire, un atelier d'espérance.

Il y a des moments où nous sommes trop fatigués pour espérer. Alors c'est la foi des autres qui nous porte. Comme ces hommes qui descendent le paralytique par le toit, et dont Jésus voit la foi (cf. Mc 2,5).

Dans nos communautés, il y a toujours :

- Quelqu'un qui tient encore la prière quand d'autres n'y arrivent plus,
- Quelqu'un qui garde le sens de la fête quand tout semble lourd,
- Quelqu'un qui continue de se battre pour la justice quand d'autres sont tentés de se résigner.

Espérer ensemble, c'est accepter que ma foi ne me suffit pas toujours, et que j'ai besoin de la foi de l'autre, de son courage, de sa fidélité, de son chant même.

C'est lorsque nous nous soutenons les uns les autres que nous sommes de véritables pèlerins d'espérance. Des personnes en marche joyeuse. De sorte qu'en nous voyant les gens disent si tels sont rayonnants les disciples, combien donc est lumineux le maître ?